L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 avril 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin	60	11
Midi	66	17
3 P. M.	70	19
6 P. M.	70	19

Le nouvel ambassadeur d'Italie à Paris.

Le marquis di San Giuliano ayant été appelé par M. Luzzatti à présider aux affaires étrangères d'Italie, M. Tittoni, qui siégea lui-même si longtemps à la Consulta, remplace à Paris comme ambassadeur le marquis di San Giuliano On ne verra point sans regret le marquis di San Giuliano quitter Paris avant d'y avoir pu agir sérieusement, mais il ne pouvait être mieux remplacé, à vrai dire, que par M. Tittoni.

M. Tittoni n'est pas absolument un nouveau venu dans la diplomatie. Il a rempli pendant plusieurs mois, à Londres, les fonctions d'ambassadeur.

De l'avis général, il avait fort bien réussi dans la capitale du Royaume-Uni. M. Tittoni parle l'anglais et l'écrit avec aisance. Il a fait une partie de ses études à Bedford, où il suivit les cours du célèbre professeur Pelham. Edouard VII tenait, dit-on, M. Tittoni en haute estime. Les relations de l'Italie avec l'Angleterre sont depuis longtemps empreintes d'une cordialité toute spéciale. La présence de M. Tittoni à Londres ne pouvait que les développer encore dans le sens amical.

C'est le 15 novembre 1903 que M. Tittoni a débuté à la tribune du Parlement italien comme ministre des affaires étrangères. On n'attendait pas sans curiosité et sans un certain septicisme cette entrée en fonctions. M. Tittoni n'a pas recueilli sur le champ de bataille parlementaire le galon ministériel. Sa carrière avait été jusqu'alors essentiellement administrative. M. Tittoni a été longtemps préfet. Il était, si nos souvenirs sont exacts, préfet de Naples à l'époque où Victor-Emmanuel III, encore prince héritier, exerçait dans cette ville un haut commandement militaire. Victor-Emmanuel III conçut une haute estime pour les capacités de M. Tittoni. Et la protection royale ne fut certes pas étrangères aux rapides et brillants succès du préfet de Naples. Succès justifiés d'ailleurs par la façon dont il remplit toujours les devoirs de ses charges. Ses ennemis radicaux avaient accueilli fort mal sa nomination comme ministre et ses débuts au Parlement. Force leur fut de reconnaître que ce choix n'était pas si mauvais.

Il serait difficile de récapituler ici tous les actes de gouvernement dont M. Tittoni a pris comme ministre des affaires étrangères l'initiative ou la responsabilité. Il a d'ailleurs recueilli en deux volumes les discours prononcés par lui à la tribune de Montecitorio ou ailleurs. Au lecteur de se reporter à ces documents s'il est curieux de connaître plus exactement la doctrine politique de M. Tittoni et des Cabinets Giolitti dont il a fait partie. M. Tittoni représentait dans les Cabinets Giolitti l'élément de droite, l'opinion des catholiques modérés. La présence de M. Tittoni au gouvernement garantissait les croyants contre toute tentative d'anti cléricalisme et procurait à M. Giolitti un certain appoint de voix catholiques Catholique, M. Tittoni, quoiqu'en disent ses adversaires radicaux, n'a d'ailleurs jamais fait de politique religieuse. Son prétendu cléricalisme n'en a pas moins donné lieu à de violentes campagnes de presse. Le journal romain "La Vita", le journal milanais "Il Secolo" ont attaqué furieusement à plusieurs reprises le ministre des affaires étrangères de M. Giolitti. Il a toujours survécu à leurs attaques. M. Tittoni n'a jamais démissionné qu'en même tempe que M. Giolitti et ses collègues du Cabinet.

Le tir au cinématographe

Deux Anglais, MM. J. Paterson et J. T. Musgrave, ont eu l'idée ingénieuse d'appliquer au tir à la cible mouvante le cinématographe. Le tireur est placé en face d'un écran de toile blanche sur lequel sont projetées les scènes de quelque drame imaginaire. Pour l'obliger à plus de décision, on ne lui dit point d'avance ce qu'on va lui montrer ; mais voici le genre de tableaux qu'il voit le plus souvent. L'intérieur d'une chambre se dessine sur l'écran ; un voleur entre par la fenêtre, regarde autour de lui, se dirige vers un meuble, force le tiroir, y prend de l'or et des billets de banque. Tout à coup, se sentant découvert, il se cache, saisit son revolver et se met en état de défense. C'est à ce moment que le tireur intervient. Tandis que le voleur braque sur lui son revolver et en tire les six balles, le tireur doit riposter coup pour coup ; même quand le voleur, ayant gagné la fenêtre où l'on ne voit plus que sa tête et sa main, tire les six autres balles d'un second revolver, le tireur doit répondre par un même nombre de coups. Les résultats se marquent d'eux-mêmes, en arrière de la toile, sur de petites cibles situées exactement aux différentes places occupées par le voleur. Un autre film montre un avant-poste établi dans une clairière, au milieu d'une forêt. Les soldats font feu dans la direction du tireur, tantôt réunis en troupe, tantôt cachés derrière les arbres. Puis ils battent en retraite : on les voit à 100 mètres, à 200, à 300. Le tireur doit successivement chercher à les atteindre, dans chacune de ces positions. Le tir cinématographique paraît appelé à un certain succès : il détrônera sans peine l'œuf dansant sur un jet d'eau ou balancé au bout d'un fil qui est jusqu'à présent, dans les baraques de foire, le dernier mot de la cible animée.

Mort d'un général Confédéré.

Mobile, Ala., 21 avril — On mande de Florala, Ala. :

"S. G. French, le plus âgé des généraux de la Confédération est mort aujourd'hui à l'âge de 93 ans. Ses funérailles auront lieu jeudi à Pensacole".

Aviation et espionnage.

Une Visite au Camp de Châlons.

Quelques confrères et après eux le ministre de la guerre se sont à juste titre émus de la présence d'officiers allemands au champ d'aviation de Châlons. Sous prétexte de s'initier au pilotage des aéroplanes, il était possible de penser que ces officiers cherchaient à recueillir dans les environs des renseignements militaires précieux.

L'hypothèse était d'autant plus vraisemblable que jamais l'audace de nos voisins, servie par l'incurie du gouvernement, ne s'est montrée plus indiscrète.

J'ai donc été passer une journée au camp de Châlons pour vérifier la nature du dernier incident qui donna lieu aux craintes de quelques journaux. Le champ d'aviation a été concédé par l'autorité militaire aux fabricants d'aéroplanes pour y essayer leurs appareils et former des pilotes, car nul n'ignore que la beauté d'un "vol" tient autant à l'adresse de l'homme qu'à la qualité de l'engin. L'autorité militaire a cependant imposé quelques clauses restrictives à l'autorisation qu'elle donnait : d'abord elle a très exactement délimité la surface du champ au-dessus duquel les aviateurs pourraient prendre leurs ébats : le terrain, dit une circulaire, est borné par un fossé qui longe le terrain militaire d'un côté, par la route de Bouy, par la voie romaine et enfin par une série de points côtés à la carte, dont la ligne qui les relie forme le quatrième côté du rectangle concédé.

Ce terrain, très vaste et parfaitement propre aux essais des appareils d'aviation, puisqu'il est presque complètement dépourvu d'arbres, laisse en dehors de ses limites plusieurs batteries d'artillerie dont l'une sert à certains tirs particulièrement intéressants. Enfin, en permettant à des civils d'utiliser le champ, mis ainsi à leur disposition, on spécifia que les expériences n'auraient lieu que le matin ou le soir, avant ou après l'heure de l'instruction des troupes.

Des industriels, connus entre tous, Farman, Blériot, Voisin, Antoinette, pour ne citer que les principaux, s'installèrent donc au champ d'aviation gracieusement prêté par l'autorité militaire, y firent transporter des appareils et y établirent une école de pilotage. Cette école fut immédiatement fréquentée par nombre d'étrangers qui vinrent y chercher "le tour de main" qui, paraît-il, est la gloire des aviateurs français. Parmi eux on dut compter quelques officiers des armées étrangères, un anglais, un russe, un autrichien — le seul, soit dit en passant, qui eut la correction de se présenter au général commandant le camp de Châlons — et enfin des allemands. Ni les uns ni les autres n'étaient d'ailleurs là en qualité d'officiers, régulièrement accrédités, mais seulement comme amateurs d'aviation. Enfin le gouvernement français se décidant un peu tard à s'intéresser à une invention qui pourrait en temps de guerre rendre de si utiles services, commanda à la maison Farman trois biplans et délégua un capitaine du génie, un lieutenant de la même arme et trois officiers d'infanterie coloniale pour en suivre la construction et se perfectionner en même temps en l'art du pilotage. Ces trois biplans seront très prochainement livrés, le hangar militaire destiné à les recevoir est déjà construit et les officiers n'ont pas perdu leur temps puisque l'un d'eux tout au moins compte dès aujourd'hui parmi les plus habiles aviateurs.

J'ai assisté à de nombreux vols de jeunes pilotes dont l'instruction professionnelle s'acquiert par la manœuvre préalable des taxis. Le taxi est un aéroplane de location, un peu usagé, lourd et maladroit, qui semble avoir quelque peine à quitter le sol. C'est sur ce taxi que le débutant s'initie à la mise en route, à la première sensation du plein air et aussi à la délicate manœuvre du levier. Ce levier, qui commande les différents mouvements des toiles qui favoriseront soit l'envolée, soit l'atterrissage, soit les virages, est installé à la "cardan", c'est-à-dire susceptible d'être mu en tous sens par la plus légère pression. Le baisse-t-on ? L'appareil s'abaisse. Le tire-t-on ? L'engin s'envole. Lui donne-t-on un léger mouvement à droite ? Le virage se fait automatiquement à droite, etc. Il paraît que la première notion à acquérir pour le futur pilote est d'avoir à considérer ce levier non comme un organe mécanique extérieur, mais comme un membre annexe de son propre corps, dont il doit instinctivement suivre les réflexes. L'instinct veut par exemple que pour faciliter un mouvement d'ascension le corps se relève ; il faudra que le levier suive ce réflexe instinctif dans son exact développement sans que la volonté intervienne par un trop brusque et dangereux adjuvant. C'est du moins ce qu'on m'a expliqué—et que peut être je n'ai pas compris — car je ne me donne pas pour théoricien de l'aviation. Il est quelquefois très difficile de savoir entendre simplement. Quoi qu'il en soit, c'est la pratique de ces différentes manœuvres que les Français possèdent à un degré très supérieur aux étrangers, et c'est là ce qui rend compte du zèle que ceux-ci apportent à fréquenter l'école d'aviation de Châlons. Je n'en veux pour preuve que cette exclamation échappée à l'admiration ingénue d'un Italien avec qui j'avais fait le voyage et qui en voyant une véritable flotte d'aéroplanes glisser dans l'air rose du soir, s'écriait : "C'est épatant, ici tout le monde vole et chez nous, avec les mêmes appareils, nous n'arrivons pas à quitter le sol !"

Or, le 2 du mois dernier, un élève pilote plus hardi que les autres, s'échappa des limites du champ et s'en vint planer au dessus d'une batterie en dehors du terrain concédé. Des chevaux étonnés du bruit de l'hélice s'effrayèrent, l'autorité s'émut, le général Mourret, commandant le camp de Châlons, envoya une circulaire que j'ai lue, dans laquelle il rappelait aux industriels établis au camp d'aviation les obligations auxquelles ils étaient astreints : ne pas dépasser les frontières aériennes délimitées, ne pas voler dans la journée, ne pas passer au dessus des batteries, etc, etc. En même temps, on ouvrit une enquête pour découvrir le nom de l'indiscret qui avait été ainsi inspecter de haut une batterie en exercice. Le nom finissait en "mann". On en conclut que ce devait être un Allemand.

La vérité est que l'audacieux pilote s'appelait Kamermann et était officier du génie français, précisément l'un de ceux qui, lorsqu'ils seront faits, auront à conduire nos appareils militaires. Le lieutenant n'avait pas résisté au plaisir de faire une petite visite à ses camarades de l'artillerie et de leur démontrer l'utilité de la nouvelle arme. Tel est l'incident tel que me l'a rapporté l'ingénieur de la maison Farman. Il n'a, comme l'on voit, en soi, aucune importance, mais il va, paraît-il, servir de prétexte à une mesure nécessaire : d'ici peu de temps l'école des pilotes-aviateurs serait transportée à Etampes, dans un lieu où l'œil le plus indiscret ne pourrait s'intéresser à aucun ouvrage militaire. Quant à empêcher des étrangers et des officiers étrangers de venir s'instruire en France de la manœuvre d'engins qui n'ont rien de confidentiel, il n'y faut pas songer. Le ferait-on, que le lendemain il serait facile, par exemple, aux Allemands d'ouvrir en Allemagne une école dont les instructeurs seraient belges ou suisses et auraient déjà appris chez nous le secret de leur art. Mais ce que l'on doit empêcher, c'est que sous couleur d'apprendre à manier un aéroplane, un officier allemand, par un long séjour en France, se voie faciliter des études d'un autre genre, telle que la connaissance de certains détails de mobilisation des troupes de l'Est. Ils apprendront tout aussi bien à voler à Etampes.

Et puisque un récent incident a appelé de nouveau l'attention sur la fréquentation de nos villes de l'Est par des officiers allemands, il serait temps vraiment que l'autorité militaire se décidât à faire cesser le scandale de Nancy. Il n'y a pas de semaine, en effet, où des officiers de la garnison de Metz ne passent la frontière en toute tranquillité et ne viennent à Nancy où tout le monde les connaît et où, eux, connaissent trop de choses. A cheval, à bicyclette, en auto, ces messieurs parcourent le pays en tous sens, photographient à tour de bras, prennent des notes et tout tranquillement rentrent chez eux faire leur rapport. Or, quand un de nos officiers est appelé en Lorraine pour une cause quelconque, il doit, sous peine d'être immédiatement reconduit à la frontière, se présenter à la place et solliciter une autorisation de séjour qui ne lui est, d'ailleurs, que très rarement accordée. La différence des traitements est honteuse pour nous ; notre incurie est sans excuse et non pas sans danger.

G. DE MAIZIÈRE.

Emprisonnement perpétuel.

Richmond, Ind., 20 avril. — Charles Revalee, mis en jugement pour crime capital, s'est reconnu coupable aujourd'hui du meurtre de Mme Frank Allison et a été condamné à l'emprisonnement à perpétuité. Revalee, qui était employé sur la ferme Allison, dans ce comté, a assommé Mme Allison et a mis le feu à ses vêtements, après qu'elle l'eût découvert dévalisant la maison.

Nominations présidentielles.

Washington, 20 avril—Le président Taft a transmis aujourd'hui au Sénat les nominations suivantes :

"Aux fonctions de percepteur du revenu intérieur pour le Cinquième district de la Caroline du Nord—M. Henry Reynolds.

"Secrétaire à Porto Rico—M. Drew Carrel, de l'Illinois.

LA PRINCESSE LOUISE.

Bruxelles, 20 avril—Les bijoux de feu la reine Marie Henriette, qui étaient détenus par les créanciers de la princesse Louise, lui ont été rendus, ses dettes ayant été réglées sur la succession du feu roi Léopold.

La Princesse Louise a immédiatement offert le fameux diadème à ses sœurs si elles consentaient à renouer leurs relations d'amitié, mais les deux ont refusé, à moins qu'il n'y eût rupture complète entre la princesse et le comte Mattachich.

Tempête sur la mer du Nord.

Cuxhaven, Allemagne, 20 avril—Une violente tempête, fait rage sur la mer du Nord.

Aucun navire n'a pu prendre la mer aujourd'hui et l'on redoute des désastres parmi la flottille de pêche.

Le caboteur hollandais, "Nord Holland," est arrivé cet après-midi à Cuxhaven totalement désemparé.

RAPIDE JUSTICE.

Rome, Gie, 20 avril—Après des procédures qui ont duré plus de six ans devant les divers tribunaux de cette ville, M. Wright Willingham, un habitant de Rome, Georgie, a fini par obtenir la condamnation de John M. Smith, un agent d'affaires qui lui avait lancé un crachoir à la face pendant une querelle de café.

Smith a été condamné à $25 d'amende et au frais du procès.

En entendant la condamnation Willingham a dit: "Je suis heureux d'être enfin vengé; le crachoir ne m'avait pas fait beaucoup de mal, mais le jus de tabac qui avait inondé ma figure m'avait grandement humilié".

Nouveau poste.

Washington, 20 avril—Le colonel William H. Rixby, le plus ancien colonel du corps des ingénieurs stationné à St-Louis, comme président de la Commission du Fleuve Mississippi, sera nommé chef des ingénieurs en remplacement du Brigadier Général William L. Marshall, qui va prendre sa retraite en juin.

Successeur probable de Albert J. Beveridge.

Indianapolis, Ind, 20 avril—Thomas Taggart, ex-président du Comité Démocratique National, a formellement annoncé qu'il se porterait candidat devant l'assemblée générale l'année prochaine au siège occupé par Albert J. Beveridge, au Sénat des Etats-Unis.

Si la convention d'Etat démocratique adopte la semaine prochaine un plan proposé par le gouverneur Marshall et donne son appui à un candidat au Sénat, le nom de M. Taggart sera proposé.

L'état de santé de Mark Twain.

Redding, Conn., 20 avril — M. Samuel L. Clemens, (Mark Twain), a passé une assez mauvaise nuit et le Dr. Robert Halsey qui l'a visité cet après-midi a constaté un affaiblissement de mauvais augure. L'angine de poitrine dont souffre le malade s'est encore compliquée d'une attaque d'asthme cardiaque.

Prochain départ du sénateur Root pour l'Europe.

Washington, 20 avril—Le sénateur Root, qui compte s'embarquer pour l'Europe le 21 mai prochain, s'est rendu aujourd'hui à la Maison Blanche où il a eu un long entretien avec le président Taft.

M. Root a refusé de dire à des journalistes qui l'interrogeaient s'il rencontrerait l'ex président Roosevelt à Londres.

THEATRES.

ORPHEUM.

Toujours beaucoup de monde à l'Orpheum pour assister à l'exécution du programme de cette semaine, qui est considéré à juste titre par les habitués comme l'un des meilleurs de la saison. Tous les numéros sont intéressants et exécutés d'une manière irréprochable.

Le cinématographe donnant des vues de l'expédition de chasse de l'ex-président Roosevelt soulève aussi un grand intérêt.

CRESCENT.

Les habitués du Crescent se rendent chaque jour nombreux à ce théâtre, désirant profiter de la dernière semaine de la saison.

Celle-ci sera close samedi par deux représentations de "In the Bishop's Carriage", la jolie comédie à succès qui tient l'affiche depuis dimanche.

En matinée demain.

WHITE CITY.

Le succès de la Boston Ideal Company, engagée pour la saison d'opérette à la Cité Blanche, s'accentue et le public assiste de jour en jour plus nombreux aux représentations de la jolie opérette "Sergeant Kitty".

La semaine prochaine changement de programme.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$1.75..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$5.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an ; $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 20 Commencé le 18 Mars 1910.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR

GEORGES SPITZMULLER

TROISIÈME PARTIE

INTRIGUE ET AMOUR

II

L'INJURE

Suite.

—Ah ! gronda Gardavant en serrant les poings.... L'Angliche qui bavait sur l'armée française et que le général a corrigé comme il le méritait ?

—C'est cela.

—Mais par quel hasard, monsieur Philippe, êtes-vous amené à vous battre avec ce milord-là ?

Le frère de Geneviève le lui raconta en quelques mots.

— En voilà une de coïncidence ! fit Gardavant après le récit.

—Cette coïncidence est providentielle. Il faut en tirer profit.

—Dans quel sens ?

—Pour essayer de savoir la vérité sur la mort de mon père.

Philippe expliqua au père Leverdier ce qu'il attendait de lui.

—On tâchera, dit simplement le mari de Françoise.... quoi que ça me répugne de parlementer avec ce Kilm.... Kil.... sa pompe de malheur.... Il faudra que je fasse bien attention.

—Pourquoi ?

—Parce que, pour un oui, ou pour un non, je lui planterais sur la figure une girofléé à cinq feuilles, et une soignée, bigre de bigre !

Philippe de Vallombreuse retrouva, non sans peine, l'ardeur belliqueuse du vieux soldat.

III

LE DUEL

On s'occupa aussitôt de régler les détails de la rencontre.

Les témoins de Philippe étaient le père Leverdier et l'ancien officier, chef de bureau à la banque. Ceux de lord Klimmerton, deux membres de la colonie anglaise de Paris.

Une réunion eut lieu dans la soirée, à l'hôtel de ce dernier, pour établir la qualité d'offensé.

Elle fut, naturellement, dévolue au mari de Gabrielle.

Celui ci avait donc le choix des armes. Il prit le pistolet.

Quatre balles au commandement, à vingt-cinq pas. Telles furent les conditions rigoureuses du duel.

Gardavant n'avait rien appris de lord Klimmerton, celui-ci lui ayant déclaré qu'il ne possédait aucun renseignement au sujet de M. de Vallombreuse.

Et comme le père Leverdier insistait malgré tout :

—Occupez vous de votre mission, mon ami, lui dit Klimmerton sur un ton protecteur, et ne jouez pas avec moi au juge d'instruction.

—Eh ! monsieur, la chose est assez grave, bigre de bigre !

—Je ne sais rien ! rien ! si ce n'est que votre général de Vallombreuse m'a manqué de parole.

—Morbleu ! puisqu'il est mort dans l'intervalle.

—Suffit ! J'ai raté le père, je ne raterai pas le fils !

Le lendemain matin, les adversaires se trouvèrent face à face dans une clairière du bois de Boulogne.

En descendant de leurs voitures, Philippe et l'Anglais se saluèrent froidement, mais correctement.

Duellistes et témoins commencèrent leurs préparatifs.

Le sort attribua à Gardavant les fonctions, toujours assez décoratives de directeur du combat.

—Bon ! murmura-t-il dans sa moustache. Ça me connaît !

Du côté des armes, par contre, la chance favorisa lord Klimmerton.

Ce furent ses pistolets qui servirent.

On se plaça au choix, le terrain présentant deux dispositions identiques.

—Attention ! dit Gardavant en frappant dans ses mains.

Et il cria : "Un !.... Deux !.... Trois !...." très vite pour ne pas laisser aux deux hommes le temps de viser.

Presque simultanément, une double détonation.... Des oiseaux qui s'enfuient.... Un nuage de fumée.... Un homme qui chancelle en tournoyant.

C'est Philippe.... Philippe qui a tiré le dernier.

La balle de son adversaire l'a atteint au flanc droit.

Gardavant s'élance vers le jeune homme. Il le reçoit dans ses bras.

Philippe est livide. Ses yeux sont clos.

Aucune plainte ne sort de ses lèvres contractées.

—Bigre de bigre ! serait-il mortellement blessé ? se demande le père Leverdier à voix basse.

A cette idée qui l'effraie, son sang se glace de terreur.... Puis aussitôt, il bout de colère.

Il transporte le blessé derrière un bouquet d'arbres et là, l'abandonné au médecin.

Puis, courant à Klimmerton, qui va remonter en voiture, impassible comme toujours, il lui crache au visage.

L'Anglais pousse un cri de rage furibonde.

Il s'élance sur Gardavant, les deux poings levés, comme pour l'écraser sous leur masse nouueuse.

Mais le vieux sous-officier l'attend de pied ferme.

D'un bras robuste, il l'arrête dans son élan et lui dit avec une tranquillité menaçante :

—A votre disposition, monsieur !

Le père adoptif de Charlot est heureux de ce qu'il vient de faire. Il savoure l'outrage infligé à lord Klimmerton.

C'était plus grave que la gifle la plus retentissante.

—Sale Angliche ! gronde-t-il ensuite. Ça t'apprendra à blesser le fils de mon général ! Ça t'apprendra !

—Je vais t'en punir, manant, répondit froidement le "gentleman farmer." Attention !

Et de nouveau, il s'élança, dans l'attitude du boxeur.

Mais Gardavant, en parant son premier coup de poing :

—Pardon, Angliche, si je t'ai fait le plus sanglant affront qu'un homme puisse recevoir, c'est pour le réparer par les armes. Reprends tes pistolets. Je vais te faire voir si je saurai venger mon général et son fils !

—Je ne me bats pas avec tout le monde, sachez-le ! dit Klimmerton en lui tournant le dos.

—Et ça, vieux lâche ! prends-tu ça pour un article de Londres ?

Le mari de Françoise montrait fièrement le bout de ruban qui rougissait sa boutonnière.

Klimmerton s'arrêta.

Au mot : "lâche," il avait frémi. Il ne dit plus rien, mais donnant à Gardavant un pistolet, il s'aligna lui aussi dans la position de combat.

Comme tout à l'heure, deux détonations — meurtrières peut-être—allaient rompre le silence du bois.

Ce fut un cri qu'on entendit.

Un cri strident. Un cri de folle angoisse !

De l'allée voisine, une forme féminine venait de surgir.

Une jeune fille....

Geneviève !

Geneviève, qui, prise d'un sombre pressentiment, avait suivi son frère sur le lieu du combat.

Hélas ! Elle arrivait trop tard.

La sœur de Philippe, tremblante, éplorée, accourt, les bras étendus en un geste de prière.

Et la voici déjà—obstacle vivant—entre le père Leverdier et le mari de Gabrielle.

Ce dernier pousse un épouvantable juron.

Ivre de fureur, il s'avance, le pistolet levé, pour repousser la pauvre enfant qui s'écrie d'une voix déchirante :

—Philippe ! Où est Philippe, mon Dieu ?

—Tout à l'heure, la belle ! glapit l'Anglais. Il fallait venir plus tôt pour préserver votre amant.

A ces paroles blasphématrices, Gardavant blêmit.

Il bondit vers lord Klimmerton et, lui arrachant sa coiffure qu'il envoya rouler à vingt pas de là, il cria d'une voix tonnante d'indignation, frémissante de fureur :

—Chapeau bas, insulteur de femmes !

—Aoh ! Quoi ? bégaya l'insulaire.

—Oui, chapeau bas, vous dis-je, misérable, devant la fille du général de Vallombreuse !

Geneviève n'était plus là. D'un regard, elle avait aperçu l'arbre au pied duquel Philippe était couché, immobile, le visage exsangue. Le docteur, penché sur lui, sondait la blessure avant de faire le pansement.

Un nouveau cri, plus éperdu encore que le premier, et la jeune fille tomba évanouie près de son frère.

Le second témoin de Philippe et l'autre médecin s'occupaient